

**La
Mission
Rolland
à 50 ans ...**

**Mission Rolland
Tizi-Ouzou
(Grande Kabylie)
1959**

« Samuel prit une pierre, qu'il plaça entre Mitspa et Schen, et il l'appela du nom d'Eben-Ezer, en disant : Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus. »

(I Sam. 7/12).

Durant une longue période d'action missionnaire parmi les hommes qui résistent traditionnellement à l'Évangile, dans les bons et les mauvais jours, « l'Eternel nous a secourus ».

Notre premier mot est une parole de louange à Dieu qui a, tant de fois, exaucé ou devancé nos prières, prévenu nos besoins, nous a soutenus et relevés quand nous étions las ou découragés. Marcher avec Dieu, c'est parfois ramer contre le courant et affronter une opposition. Par nature, nous tendons à « faire la part des choses » pour éviter l'effort ou les complications. Mais l'esprit de Jésus nous replace sans cesse sur le chemin étroit de l'obéissance en nous vivifiant de ses forces.

L'Eternel nous a secourus par le moyen d'hommes et de femmes -- particuliers ou communautés - qui sont devenus nos amis après de bienfaitantes rencontres ou, simplement, par un échange de correspondance régulière qui forme l'essentiel de nos liens. Nous sommes reconnaissants envers Dieu pour la générosité de leurs dons, la fidélité de leur intercession, leur discrétion et leur délicatesse. Qu'une fois, au moins, ils sachent combien nous apprécions le privilège de leur amitié, elle nous émeut profondément.

La Mission Rolland a 50 ans !...

On comprendra que nous ne puissions célébrer ce jubilé avec éclat dans les circonstances actuelles, mais nous voulons marquer cette étape dans la vie de notre Œuvre en donnant une forme plus ample à ce message annuel qui nous permettra de porter un regard sur le passé pour situer le présent dans une perspective d'avenir.

Les Origines

C'est dans le village de Bavans, sur le Doubs, que vivait Marguerite Rolland dans la seconde moitié du siècle dernier. Sa famille venait d'un hameau des environs que l'on appelle - aujourd'hui encore— « la Terre Sainte ». Elle était pieuse et sentait le besoin du secours de l'Eternel pour mener dignement sa vie et élever ses enfants. En mourant prématurément, son mari lui avait laissé trois garçons, une fille, peu de ressources, et la famille vivait pauvrement. Les enfants étaient « du patronage » comme on disait alors au Pays de Montbéliard, mais ce n'était qu'un adoucissement à de grands besoins, presque la misère.

En ce temps là, les paroisses étaient plus formalistes que ferventes ¹ et les fidèles qui voulaient entretenir ou approfondir leur piété, méditer et prier en commun, ne trouvaient pas toujours des encouragements du côté des autorités de l'Eglise du Concordat. Notre grand-mère avait soif de Dieu, de la Parole, de la communion des croyants, ce qui la rapprochait des « mômiens » venant de Neuchâtel, ou du Jura Bernois, tenir des réunions dans certaines cuisines des villages ou à l'Oratoire de Montbéliard.

Le cadet des fils, Emile, est alors un garçon blond aux yeux bleus, qui n'aime point l'école et préfère marauder les prunes et les pommes dans les vergers, ou pêcher dans le Doubs. A onze ans, on le met au travail à l'usine de la Roche (4km de marche le matin avant l'aube), c'est une vie rude, mais la mère n'a pas le choix.

Il se convertit de bonne heure. Entre les heures de travail, on le voit s'abriter dans un tonneau pour apprendre la lecture en déchiffrant la Bible. Les ouvriers taquinaient cet apprenti qu'ils surnomment « le rabbi », sobriquet narquois qui est presque une prophétie.

Dans cette jeune vie ardente, il y a des combats et des chutes ; quand vient le temps du service militaire -- cinq années dans l'Infanterie, à Dijon --

¹ Les temps ont bien changé. Une note publiée récemment dans l'Ami Chrétien des Familles, sous la rubrique Bavans, nous réjouit profondément

c'est un joyeux compagnon que connaissent ses camarades à la musique du régiment.

Au retour, Emile Rolland livre sa vie à Dieu définitivement. Il a la bonne fortune de trouver une compagne de qualité en la personne d'Emma Villods, bernoise du Jura, dont la famille est fixée au Pays de Montbéliard depuis quelques années. C'est une jeune fille instruite, distinguée, un peu sévère, qui apporte au « rabbi » enthousiaste et simple le complément de ses capacités intellectuelles et de son autorité.

Le couple s'établit à Valentigney, Emile travaille à l'usine Peugeot de Beaulieu, au polissage des guidons de bicyclette. De vieux ouvriers nous disaient naguère, quel souvenir leur laissait ce camarade d'atelier qui priait à genoux avant de commencer sa journée.

Valentigney est un centre religieux vivant. C'est de là que partent -- ou se développent - au Pays, la Croix-Bleue et les Unions Chrétiennes. Là aussi qu'apparaissent certaines assemblées « évangéliques », telle que cette communauté baptiste conduite par un homme d'élite, Lucien Louys - employé principal aux usines Peugeot - qui allie une ardente charité à de fortes convictions bibliques.

Les Rolland appartiennent au groupe baptiste et participent aux missions d'évangélisation, aux tournées de colportage, aux campagnes de tempérance, car le polisseur de Beaulieu obtient de son patron - chrétien lui-même - la faveur rare de quitter l'usine quand il se consacre à l'œuvre de Dieu.

La Vocation

C'est alors que vient à Valentigney M. Ruben Saillens, l'orateur puissant des réunions de réveil. Dînant un soir chez les Rolland, il parle d'une mission anglaise qui rencontre de sérieuses difficultés en Kabylie où elle s'est implantée en 1881. On cherche un français pour servir de caution à deux demoiselles qui ont dû abandonner momentanément leur station sous la pression de l'Autorité

locale. Au cours du repas, tout-à-coup, M. Saillens dit à notre père : « Rolland, vous êtes l'homme que Dieu appelle en Kabylie. »

La Kabylie ? Il n'en a jamais entendu parler, son horizon se borne au Pays de Montbéliard et aux vallons du Jura. Ce travailleur modeste, sans instruction, sans appuis, ne possède que la foi d'un enfant, une consécration totale et une piété rayonnante qui demeurera, jusqu'au jour de sa mort, un des secrets de son ascendant spirituel.

Un mois plus tard, Emile Rolland arrive à Djemaa-Saharidj, en grande Kabylie, où les siens le rejoignent peu après.

Ce pays montagneux, pauvre et surpeuplé, où les berbères musulmans ont bâti leurs villages sur les sommets pour préserver leurs coutumes et leur forte personnalité, présente un particularisme géographique et sociologique attrayant. Les Missions anglaises se sont fixées là en pensant que les Kabyles méditerranéens seraient plus accessibles à l'Évangile que les Arabes à mentalité orientale. Après deux tentatives contrariées, la Société des Missions Évangéliques de Paris renonce à lancer une œuvre en Algérie et c'est la « North Africa Mission » qui crée le premier poste.

A Djemaa-Saharidj, précisément, où Miss Smith et Miss Cox sont revenues en 1896 pour accueillir le ménage Rolland qui se met vigoureusement à la tâche. Les préventions ne sont pas dissipées : les anglaises sont suspectées et le franc-comtois, au patriotisme chatouilleux, est lui-même surveillé. Des années durant, ses déplacements sont signalés à la maréchaussée et il faut beaucoup de patience, la hardiesse de la foi et les deuils de la guerre pour vaincre la méfiance.

Emile Rolland apprend la langue du pays, ce dialecte rugueux qu'il aura toujours de la peine à manier ; mais la communication s'établit facilement avec les villageois, hommes simples, et mieux encore avec les jeunes garçons qui apprennent très rapidement à lire, parler et écrire le français à l'École Primaire. Les bâtiments de la Mission ont besoin d'entretien, d'agrandissement ; l'ouvrier reprend les outils la marteau et la truelle, la scie et la hache, la petite masse pour casser les cailloux. Le soir, les hommes se rassemblent pour lire la Parole de dieu, chanter des cantiques, prier, s'entretenir. Quelques-uns sont intéressés et se convertissent ; il passe même un souffle de réveil à l'époque où Pierre

Barbier-Dodry (fondateur de la Croix-Bleue de Valentigney) séjourne à Djemaa-Saharidj.

La vie par la Foi

La North Africa Mission est pauvre. Après deux années de travail en commun les demoiselles ne savent où trouver l'argent nécessaire à l'existence de la petite communauté. C'est un coup brutal et redoutable pour nos parents qui ont pris au sérieux l'appel de Dieu, se sont mis à l'œuvre de tout leur cœur et se trouvent ainsi placés devant l'épreuve capitale de leur vocation. « Nous avons dit à Miss Smith, contait calmement Madame Rolland trente ans plus tard, Dieu nous a envoyé ici, nous comptons sur ses promesses, c'est de LUI seul que nous attendrons, désormais, notre subsistance. » Premier pas décisif sur ce chemin rude et passionnant de la marche par la foi qui sera et demeure aujourd'hui l'une des formes particulières de notre obéissance.

La collaboration avec la North Africa Mission se poursuit durant cinq années à Djemaa-Saharidj. Pendant ce temps, par le travail sur la station, les tournées dans les douars de la montagne et les bourgs de la plaine, les Rolland entrent dans la pratique de la vie missionnaire. Ils nouent des liens d'amitié qui subsistent encore et quand nous remontons dans ce gros village de Djemaa, transformé par l'enseignement et le négoce, nous retrouvons avec plaisir des foyers chrétiens où nos parents allaient déjà.

Intermède à Alger

En 1904, la suspicion des autorités n'a pas complètement cessé mais les relations se sont suffisamment améliorées pour que les demoiselles se passent d'une caution française. Au reste, l'importance de la station ne nécessite pas un

personnel aussi nombreux, Emile Rolland reprend donc sa liberté et se fixe temporairement à Alger où ses enfants pourront continuer leurs études.

Dans le faubourg de Bab-El-Oued, où se loge la famille, se trouve un ancien rabbin tunisien converti à l'Évangile. C'est un homme original, cultivé, pétri de l'Écriture Sainte, curieux de tout, intransigeant dans ses convictions et zélé dans le ministère parmi les israélites. Avec ce Monsieur Guiz - et quelques chrétiens - notre père tient aussitôt des réunions d'évangélisation dans une arrière-cour de la rue Jénina, au pied de la Casbah. En ce milieu populaire mélangé, les auditoires sont parfois houleux ; un soir où les prédicateurs sont débordés, le Commissaire de Police observe « vous avez ici tous les mauvais sujets du quartier !... » Cependant, la puissance de Dieu se manifeste, M. Saillens vient donner des conférences mémorables, des indifférents sont atteints, se convertissent ; certains de leurs descendants comptent aujourd'hui parmi les amis de notre Mission.

La Fondation

Toutefois, la Kabylie demeure au centre de la vocation d'Emile Rolland. Il y retourne de temps à autre, des saharidjiens viennent à la maison quand ils passent à Alger, les relations subsistent et Dieu entretient le feu du premier appel.

Un jour, le pasteur réformé de Tizi-Ouzou annonce son départ ; il prévient que la maison lui servant de presbytère est en vente.

Tizi-Ouzou, porte de la Grande Kabylie, à 100 km à l'est d'Alger, est un bourg d'apparence moyenne, centre commercial pour l'exportation des figes sèches et des huiles d'olives, au carrefour des routes menant à Bougie par la vallée du Sébaou et vers le Djurdjura au travers d'un relief tourmenté de chaînes et de pitons où perchent les villages.

Emile Rolland est fortement intéressé par la maison du pasteur. Bien située entre l'agglomération européenne et le douar, c'est un emplacement

favorable, notre père l'a compris, qui nous étonnera - sa vie durant - par la largeur et l'audace de ses conceptions.

Le propriétaire de la maison en demande 7.000 franc-or. Les Rolland n'en possèdent pas le dixième, évidemment, en sorte que les pourparlers s'engagent « par la foi », comme à l'ordinaire. La Société Evangélique de Genève - qui coopère au colportage - offre un lot de livres neufs qui se vendent difficilement en librairie. Notre père part en France avec un chrétien, Saïd Ourahmoune. A eux deux, ils épuisent le stock en quelques mois et rentrent joyeux en Kabylie en rapportant 5.000 francs, péniblement ramassés de porte en porte.

Il manque donc 2.000 francs. Le vendeur est un homme d'affaires qui ne semble pas porté à « faire du sentiment ». On lui explique pourtant les intentions de l'acquéreur, ses difficultés : Dieu incline son cœur et il ramène le prix de la maison à 5.000 francs. L'acte de vente est signé le 4 Janvier 1908.

Dans la rue de la Pépinière (qu'un Conseil Municipal bienveillant nommera rue Emile Rolland 30 ans plus tard sur la démarche de deux des fils spirituels du fondateur) cette maison n'a rien d'un palace !... C'est un bâtiment délabré qui exige d'indispensables réparations pour devenir habitable. L'heureux acheteur se met au travail avec l'aide de deux kabyles chrétiens d'Alger. On se hâte pour l'essentiel et la famille s'installe en mars 1908 : ***La mission Rolland est fondée.***

En plus du couple missionnaire, leur sœur Louise arrivée en 1896, les enfants : Daniel, Guita, Samuel, la famille comprend une jeune anglaise, Miss Clara Fountain, que les Rolland ont accueillie à Alger pour quelques jours de vacances. En fait, Dieu l'a choisie pour son œuvre, elle aidera aux travaux du ménage, aux réunions de garçons, aux visites dans le village. Aujourd'hui, après cinquante années d'entière consécration, elle est notre doyenne aimée, respectée, toujours active à la « Consolation » où chaque visiteur reçoit de sa part une joyeuse hospitalité. Celle que les enfants appellent « Calala » vient d'entrer dans sa 83^e année.

Le groupe familial de Tizi-Ouzou se renforce l'année suivante par la venue de Mademoiselle Eugénie Lohr, chrétienne de Colombes, Disciple de Paul Passy, qui apporte à l'œuvre missionnaire une volonté, une fermeté, un oubli de soi-même si profondément enracinés que 50 années d'activité ininterrompue dans la

même maison ne sont pas parvenus à les épuiser. Avec sa tête blanche et son visage émacié, « Nénie » garde le cœur jeune et des jambes de vingt ans pour courir les rues du village où elle trouve partout des connaissances et un accueil cordial.

L'Œuvre à Tizi-Ouzou

Durant la journée, le missionnaire poursuit la réfection de la maison, la mise en ordre du jardin, inculte jusqu'alors. Les Kabyles s'étonnent de cette ardeur. Un « Marabout » s'arrête un jour pour lui dire : « si Dieu n'était pas avec toi, tu ne pourrais pas travailler comme tu le fais ».

Il n'y a pas de lieu de culte. Le soir, les premiers auditeurs s'assoient au pied d'un gros eucalyptus qui existe encore. On lit l'Évangile, le missionnaire donne des explications et répond aux questions. Ceux qui écoutent sont, pour la plupart, des jeunes gens, élèves au Cours Complémentaire de la ville. Parmi eux, un garçon brun, au visage éveillé, porte de grosses lunettes sur de mauvais yeux. L'Évangile l'intéresse mais il aime la plaisanterie. Quel besoin les chrétiens éprouvent-ils de fermer les yeux pour prier ? Les Musulmans eux, les tiennent grands ouverts, pour fixer la direction de la Mecque, la ville du prophète Mohammed, vers laquelle convergent les regards des centaines de millions de croyants qui se courbent cinq fois par jour devant Allah. Tous les soirs, durant la période du Ramadan, les rires fusent au moment où le missionnaire se recueille pour la prière ; il faut de la patience et de la compréhension pour ne pas éconduire Mohand Saïd Maoudj qui sera le premier baptisé de Tizi-Ouzou.

Nous l'avons bien connu et beaucoup aimé : il faut marquer ici son souvenir. Sa conversion, mal comprise des siens, lui attire des persécutions. A l'école des Auxiliaires Médicaux, tous musulmans, ses condisciples le poursuivent jusque dans les rues principales d'Alger en criant « renégat ». Il tient ferme, épouse une jeune fille chrétienne et fonde un foyer accueillant, alliant les meilleures traditions de l'hospitalité kabyle au rayonnement de l'amour chrétien. Les hommes de sa condition souffrent à la fois du mépris de leurs congénères et des préjugés des européens, même chrétiens, en sorte que ces « m'tournis » --bannis

par les uns et dédaignés des autres— tracent une voie nouvelle au prix d'amères expériences. Nous leur devons beaucoup.

Le frère Maoudj meurt prématurément en 1947. Avec la maturité et une pleine mesure de la grâce de Dieu, il avait acquis une aisance et une autorité reconnues dans tous les milieux. Ses collègues lui avaient rendu leur confiance en le nommant président de leur association corporative, l'Eglise Réformée comptait en lui un conseiller de paroisse écouté, respecté, c'est lui qui présidait avec discernement nos premières Conventions Missionnaires. Il passait souvent ses vacances chez nous, sa présence nous fût toujours un enrichissement. Il avait une manière toute personnelle de clore une conversation délicate, ou nuisible, en joignant les mains pour prier.

Sur la nouvelle station il faut une salle de réunion. Le missionnaire l'a construite, adossée à la maison, avec l'aide d'un manœuvre, repris de justice, qui totalise 28 condamnations et ... meurt chrétien.

Quand la maison est sommairement équipée, Emile Rolland reprend les tournées d'évangélisation. Voyageant à bicyclette, dormant parfois dans les meules de paille ou sur des bancs des jardins publics - par souci d'économie - il pousse jusque dans le Sud en compagnie de jeunes chrétiens qui font leurs premières expériences, visitant les marchés, les fermes isolées, pour y offrir et annoncer l'Évangile. Un soir à El-Oued, trompé par l'obscurité, il tombe dans un puits desséché. Son fils Samuel, et l'ami Maoudj, ne parviennent pas à le remonter ; il faut attendre le lever du jour pour le ramener à la surface. Une blessure à la tête lui a fait perdre beaucoup de sang, le médecin est inquiet et les garçons le reconduisent doucement à la maison, « pour y mourir », se dit, en lui-même le pasteur de Sétif qui les reçoit pour une nuit. Mais Dieu est puissant et c'est le blessé, radieux, qui ouvre la porte au médecin, une semaine plus tard.

A Tizi-Ouzou, Madame Rolland et les demoiselles ont maintenu l'activité et visité les femmes du douar. Dans leurs maisons basses, aux murs de terre battue, sans fenêtres, les femmes sont pauvres et désœuvrées. L'usage veut que l'on marie les filles de bonne heure dans cette société où la promiscuité des habitations et la précocité créent un risque permanent de scandale que l'on doit éviter à tout prix. Ces unions hâtives sont souvent précaires, des femmes encore

jeunes sont répudiées sans raison et renvoyées à leur père. Les dames missionnaires reçoivent des confidences et des plaintes ; elles sentent que la femme kabyle ignorante, superstitieuse, passionnée, traditionnellement assujettie à la volonté des hommes, est une créature de Dieu intelligente, vaillante, capable, qu'il faut aider à se développer en l'assistant. Un appel du Seigneur perce dans ces premiers contacts et ce que nous réaliserons vingt ans plus tard prend naissance à cette époque.

1914 , la guerre survient, Emile Rolland n'est plus mobilisable, ses deux fils sont appelés : tous deux tomberont après quelques semaines de combat, l'ainé en 1915, le cadet en 1918. C'est un dépouillement atroce. Il faut crier à Dieu pour surmonter l'abattement. « Nous nous efforçons de souffrir d'une manière qui honore Dieu », écrit notre mère à une amie en 1918.

L'armistice arrive enfin ; que sera l'avenir ? dans son ensemble, l'œuvre missionnaire en Algérie manque d'hommes qualifiés et l'expérience démontre - Maoudj le redira souvent— que les français pénètrent assez bien la communauté du monde musulman.

En 1921, Emile Rolland se rend en France et lance un appel aux milieux protestants, tout particulièrement aux membres de la Fédération des Associations Chrétiennes d'Etudiants. « Si l'Eglise de France ne prend pas conscience de ses responsabilités envers l'Algérie, avant 20 ans l'Islam dominera la chrétienté ». Il demande 50 missionnaires. Un seul répond, qui embarque après quelques mois d'une tentative avortée. Les événements actuels peuvent donner une confirmation dramatique aux prévisions de notre père et nous déplorons que son appel n'ait pas été entendu.

Entre temps, les écoles françaises se créent partout et de grands élèves viennent poursuivre leurs études à Tizi-Ouzou. Il n'y a pas encore d'internat scolaire ; les familles sont indigentes, les bourses modiques et ces garçons se nourrissent et se logent comme ils le peuvent, c'est-à-dire fort mal. Emile Rolland transforme un apprentis ; le toit achevé et les murs blanchis, quelques élèves s'y installent, ils couchent par terre, sur des nattes. Il leur faut

cependant une table pour écrire : en fouillant partout, on récolte 13 frs 50 pour acheter une table et des chaises chez le brocanteur.

Et c'est par ces moyens rudimentaires que débute le Foyer de Garçons où une bande de jeunes gens des différents douars de la montagne trouveront, durant 25 ans, un gîte et un climat favorables à leur formation intellectuelle et au développement de leur personnalité.

Renfort

En 1924, Alfred Rolland, neveu du fondateur, répond à l'appel de Dieu et arrive à Tizi-Ouzou. Il épouse sa cousine, Guita Rolland, ce qui représente un renfort utile à l'œuvre qui se développe parmi les jeunes gens. Dieu fait bien les choses, en vérité !...

Encouragés par les résultats scolaires des « rollandistes » les pères kabyles amènent leurs garçons. La place manque, il faut agrandir. Avec la terre du jardin, mélangée de paille hachée, Emile fabrique des briques séchées au soleil et bâtit quatre, puis neuf chambres où de nouveaux élèves prennent place. Ils sont tous musulmans et sont avertis, dès l'abord, que l'Évangile leur sera prêché chaque jour, ce qui ne va pas sans quelques résistances. Cependant, l'accueil cordial et l'ambiance familiale aidant, les études sont facilitées de sorte que la plupart de ces jeunes occupent aujourd'hui des postes de choix dans l'Enseignement, l'Administration ou les Affaires. Quelques-uns se sont convertis à l'Évangile et nous avons avec eux, des rapports fraternels, mais ceux qui sont demeurés musulmans -le plus grand nombre—n'ont pas oublié la maison ; ils nous donnent parfois des témoignages de confiance et d'amitié dont nous sommes touchés, ces dernières années notamment.

Le Foyer se videra en 1942, quand le nouveau missionnaire partira aux Armées. Les montagnards n'y reviendront plus car la création d'établissements scolaires modernes et l'attribution libérale de bourses d'études conséquentes leur donnent de grandes facilités. Dans cette activité intéressante, nous avons bien profité, durant quelques années de la collaboration d'un jeune ingénieur de

l'Ecole Centrale, André Rognon, qui sut se faire aimer et apprécier de nos garçons.

La Karouba

Au village, les dames missionnaires parlent de l'amour du Seigneur Jésus à des femmes qui ont faim. Faim de pain, avant tout, leurs enfants également. « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ... » (Matth. 25-35).

Il leur faut un gagne-pain. Depuis quelques années, Mademoiselle Lohr dirige une classe d'apprentissage dans la maison du frère Maoudj. Elle enseigne la couture, la dentelle, puis la fabrication de vannerie en raphia. Les élèves sont ponctuelles, habiles aux travaux à l'aiguille, joueuse et dissipées. Cependant, la monitrice est tenace et voit des progrès. Mais la chambre est étroite, mal éclairée, il faut une installation appropriée.

Avec la présence des jeunes gens, « La Consolation » est devenue une maison d'hommes. En 1924, nous achetons une autre maison, à cent mètres de la première. Notre père la convoitait depuis longtemps pour y recevoir les femmes. Le frère Guiz -qui nous visite quelquefois— fait placer une plaque à l'entrée : « El Kharouba, dar Saada » (La famille, Maison du Bonheur).

C'est à cet endroit que nous construisons une grande salle claire, bien aérée, où Mademoiselle Lohr se transporte avec ses élèves. La vannerie est un travail manuel simple qui n'exige pas du tout d'outillage. C'est un artisanat adapté aux moyens et aux habitudes des femmes dans leurs maisons. Peu à peu, elles s'initient de l'une à l'autre, se stimulent entre elles et l'on en voit partout dans les cours, sur le pas des portes, un ouvrage dans les mains. Elles ne gagnent pas de gros salaires, mais c'est un appoint appréciable à leurs maigres ressources et une occupation utile.

Extension

Les contacts journaliers avec les femmes révèlent sans cesse de nouveaux besoins : soins aux enfants, éducation des filles, assistance aux mères ...

Deux jeunes françaises, Marguerite Bancel et Marie-Louise Châtel viennent nous aider. L'une est infirmière, l'autre éducatrice. Une aile est ajoutée à la Karouba pour installer un dispensaire féminin et une classe de fillettes.

Au dispensaire, un homme de cœur, le docteur Jean Saussol, écoute inlassablement, donne des conseils, prescrit des soins, de manière totalement désintéressée. On voit défiler là toutes les misères de gens pauvres, mal logés, mal nourris, mal vêtus. Beaucoup sont malades, mais toutes manquent du nécessaire, ou bien se trouvent dans des situations pitoyables qu'il faut dénouer.

Après quelques années de bonne collaboration, Marguerite Bancel nous quitte pour épouser ce valeureux collègue, Salvador Lull, créateur d'une station modèle dans le Sud-Constantinois. Dieu le reprend de bonne heure et sa vaillante compagne poursuit seule, à Tolga, un ministère écrasant.

Depuis longtemps, nous étions préoccupés par une catégorie de femmes particulièrement déshéritées et quelques-unes avaient été assistées au hasard de leur passage à Tizi-Ouzou.

La famille « véritable unité sociale », forme la base de la société et de la coutume kabyles; elle doit être respectée, honorée, protégée et tout ce qui menace son intégrité, son honneur, exige une sanction. C'est dans cet esprit que l'on doit considérer et comprendre la sévérité des « kanouns » (loi des villages) contre l'inconduite : tout homme ou femme surpris en adultère doivent être mis à mort ; il n'existe pas d'enfants naturels en Grande-Kabylie.

On peut épiloguer sur le rigorisme excessif ou le caractère suranné de ces conceptions sociologiques, nous n'en avons ni l'intention, ni le loisir. Nous savions, en effet, que les femmes « rejetées par la coutume » sont victimes de leur milieu social plus que dépravées.

Quelques-unes de ces malheureuses parvenaient à s'enfuir. Elles demandaient protection aux agents de l'Autorité, mais rien n'existait pour les accueillir et le scandale était que, pour éviter la mort dans leurs douars, ces femmes ne trouvaient que la ressource honteuse de la prostitution dans les bourgs de la plaine. Cette situation lamentable nous révoltait comme chrétiens, nous humiliait comme français et c'est sous l'indignation d'un cas flagrant que nous annonçons dans le journal local du 25 Mars 1933 que « toute femme rejetée par la coutume trouverait asile dans notre maison ».

Elles sont venues, envoyées par des fonctionnaires, des avocats, des magistrats, des chefs de villages ou de caïds libéraux, ou plus simplement amenées par des voisines qui les avaient hébergées durant une nuit. Et nous avons vécu, avec ces femmes, un chapitre étrange, burlesque parfois, mais toujours passionnant de notre vie de missionnaire.

Pour les loger, la Commune nous prête la maison de la pépinière et le terrain environnant, à deux pas de chez nous. Là s'installe Marie-Louise Châtel (libérée de sa classe de fillettes par l'ouverture d'une Ecole Publique) qui vient d'épouser André Rognon occupé avec les jeunes gens. Dans ce « Refuge » Madame Rognon donne la mesure de son bon sens et de son dévouement, mais elle n'aura pas trop de l'autorité de son mari pour imposer soumission et silence aux éléments surexcités, certains soirs de crise.

Plus de 200 femmes ont été assistées depuis 25 ans, dont plusieurs ces dernières semaines. Toutes ont été protégées (au début les hommes les poursuivaient jusque chez nous), quelques-unes n'ont pas supporté nos habitudes de vie et se sont enfuies ; deux ou trois sont tombées dans l'inconduite, un petit nombre a regagné les villages. Nous en avons remariées un douzaine, les autres sont entrées au service des européens, chacune retrouve un mode d'existence et, tout doucement elles se reclassent dans la société.

Après trois belles années de collaboration féconde, André et Malou Rognon retrouvent leur existence normale dans l'industrie. André occupe aujourd'hui un poste important dans l'Énergie Electrique en Algérie ; ils reviennent parfois passer un week-end chez nous et c'est toujours avec profit que nous écoutons ce frère prendre la parole à notre service du dimanche.

Dans la suite, le Refuge est mené par Emmy Gisler, une suisse de qualité, qui se fait aimer et obéir par son zèle et son efficacité, tout autant que par son autorité. Nous la voyons partir avec regret quand elle retourne dans l'Eglise de son enfance, quelques années plus tard, et sa place est toujours marquée dans notre affection.

Nos Deuils

Emile Rolland, notre fondateur meurt en novembre 1934.

Sa santé était délicate depuis longtemps, avec de gros accès de paludisme, puis des crises cardiaques épuisantes, mais sa volonté dominait la maladie et il était futile de vouloir le modérer : il recevait les conseils avec un sourire désarmant et n'en tenait aucun compte.

Au matin du 23 novembre, il chantait à pleine voix : « c'est peut-être aujourd'hui que je serai dans la gloire ». Rien ne laissait présager une fin imminente --dans l'après-midi, tandis qu'il se levait pour préparer un étude biblique— Dieu le reprenait en quelques minutes sans souffrance apparente.

Nous étions saisis de surprise et de chagrin. Les chrétiens accourus pour veiller son corps passaient une partie de la nuit à relire les Actes des Apôtres et à prier. Au cimetière, après un adieu du maire, un notable musulman exprimait noblement les regrets de la population kabyle qui formait la masse de l'assistance.

Cette perte n'est pas comblée. Dans ses dernières années, notre père n'avait qu'une activité réduite mais le peu qu'il faisait valait souvent mieux que notre agitation et notre épuisement. Comme il ne quittait plus la maison, nous pouvions le consulter en toute occasion, partageant avec lui les cas difficiles, les gros soucis. Nous profitions aussi de ses conseils, de son esprit de prière et de ce regard lumineux de paix et de joie qu'il garda jusqu'au dernier moment. Aujourd'hui encore, nous imaginons parfois ce qu'il suggérerait, ce qu'il déciderait et nous avons souvent l'impression de vivre sur sa lancée.

Emma Rolland, sa compagne d'élite, le suivait dans l'Au-delà en 1938. Elle avait porté dignement le deuil de ses fils et fût vaillante à la mort de son mari. Après d'elle, nous avons vécu quatre années paisibles, toutes parfumées de cette sérénité bienfaisante qui faisait un des charmes de sa personne. Elle partit discrètement après avoir donné toute sa mesure aux cotés d'un homme de Dieu.

« Tante Louly » nous quittait, elle-même, entre temps au terme d'une vie de labeur obscur et combien utile. Elle prit une certaine part à la conversion et à la croissance spirituelle de jeunes gens qui lui confiaient leurs doutes, leurs hésitations. Dieu seul connaît la somme de dévouement et de consécration de son humble servante.

Regroupement

Sans connaître d'événements notables, l'activité des Missions algériennes des années 1935 à 1939 est marquée par un rapprochement des Œuvres entre elles et des chrétiens entre eux.

Après avoir collaboré fraternellement au début, les missionnaires se sont peu à peu dissociés sous différentes influences, les rapports d'homme à homme deviennent rares, il n'y a plus de travail en commun, ni de vision d'ensemble et cette disposition nuit à l'évangélisation ainsi qu'à la formation de l'Eglise.

Les chrétiens arabes et kabyles, gagnés à la foi par la sobre prédication du salut en Jésus-Christ, n'entrent pas naturellement dans la complexité des différentes dénominations, nos dissensions les choquent et ils le disent. Quelques missionnaires veulent un rapprochement et ils le cherchent dans l'édification mutuelle par le moyen d'une rencontre annuelle pour méditer la Parole, s'humilier, prier en commun, ce qui veut dire nous replacer aux pieds du Seigneur qui nous rapprochera les uns des autres dans la mesure où nous LUI serons pleinement consacrés. Les premières Conventions se tiennent à Tizi-Ouzou, sous la présidence éclairée de l'ami Maoudj et nous goûtons ainsi de merveilleuses bénédictions, dans une ambiance de réveil.

La guerre revient à nouveau, trop souvent pour que les hommes de notre génération assurent de la continuité dans leur tâche. Le missionnaire est mobilisé, pas pour longtemps, puisque l'armistice de 1940 renvoie les réservistes dans leurs foyers. En Kabylie, la situation politique est calme, la défaite n'a pas eu de répercussion sur la masse -en apparence tout au moins- et l'existence coutumière reprend son cours dans la gêne des restrictions alimentaires et la pénurie de carburant qui limite, et complique, les déplacements.

En 1940 notre groupe se renforce par l'arrivée de Mademoiselle Marguerite Hüsser, ancienne élève de l'Institut Emmaüs, qui prend en charge les petits garçons et s'intègre facilement à notre communauté.

Les Aghribbs

Deux ans plus tard, Saïd Saïdj, gagné à l'Evangile quelques années auparavant, reçoit un appel de Dieu et décide de consacrer sa vie à l'œuvre missionnaire. Il épouse Mademoiselle Hüsser et tous deux s'installent au petit village d'Ikherbane, dans le douar des Aghribbs, où la « North Africa Mission » vient de nous vendre une station que les « Frères » anglais doivent abandonner. C'est une contrée déshéritée, où la population vitote misérablement et nos devanciers estiment que cette indigence matérielle crée une apathie du corps et de l'esprit nuisible à la vie religieuse.

C'est donc sous des auspices incertains que nos amis Saïdj débutent à Ikherbane. Les missionnaires anglais parlent bien la langue du pays mais n'avaient guère de contact avec la population, réservée, distante. Saïd n'aura aucune peine à se faire comprendre, il connaît parfaitement les coutumes et l'âme kabyles, mais comment ces musulmans pratiquants accueilleront-ils un converti ?

Sans effusions, ni animosité ! Le frère Saïdj est humble, réfléchi et patient. Il reconnaît en tout homme « le frère pour lequel le Christ est mort ». En soignant les malades sur la station et dans les villages -fort éloignés parfois--, écrivant des lettres, apportant ses conseils, rendant à chacun de multiples

services, en lisant la Parole de Dieu et en priant. Saïd est devenu peu à peu l'appui et le confident de beaucoup.

Déjà, des hommes rudes et simples comprennent qu'un kabyle devenu chrétien garde au cœur un attachement profond pour son peuple, que croire en Jésus-Christ signifie mettre en pratique ses commandements, c'est-à-dire l'aimer -Lui le Seigneur— dans la personne de ceux qui vivent dans le besoin et dans l'ignorance. L'Esprit de Dieu agit à Ikherbane : nous regardons l'avenir avec confiance.

Fin 1942, le débarquement des Alliés renverse la situation en Afrique du Nord. Une armée française est mise sur pied et le missionnaire Rolland reprend l'uniforme, pour plus de deux ans cette fois.

Les dames demeurent seules sur la brèche, surmenées et lasses. Une jeune neuchâteloise, Liane Tinembart, nous consacre quelques mois et s'installe, avec des enfants en bas âge, dans une petite maison louée à Yakouren, au cœur de l'Akfadou. Un pasteur d'Alger nous envoie deux ou trois jeunes filles qui remplaceront Mlle Tinembart quand elle regagne la Suisse après la libération de la Métropole.

Et l'on arrive tant bien que mal à l'armistice de 1945 qui permet un regroupement familial et presque une vie normale.

Après-guerre. Beaucoup d'enfants

Rentrant chez lui, le missionnaire retrouve des femmes épuisées par l'effort et la tension d'esprit et des enfants partout. Des garçons et des filles nés au Refuge, d'autres qui ont été amenés de la montagne, malades, affamés ... plus de 40 petits entre un an et 15 ans qu'il faut élever, instruire, éduquer, orienter. Nous nous trouvons placés devant une situation de fait qui découlait de l'ordre des choses, bien qu'il ne fût pas dans nos intentions d'orienter notre activité sur la jeunesse, comme on le suggère parfois aux institutions chrétiennes en terre d'Islam.

Et c'est ainsi que, durant quinze ans, nos trois maisons de Tizi-Ouzou, et celle de Yakouren sont remplies de la présence, des cris, des pleurs et des jeux d'une bande d'enfants. Nous faisons de notre mieux pour créer une ambiance familiale, de telle sorte que l'absence de père et de mère soit récompensée par la présence de Dieu. Certes, nous ne comblons pas tous les vides, mais quand les enfants s'assoient autour de la grande table de la salle à manger, lorsqu'ils s'ébattent sur la plage aux vacances heureuses de Dellys, quand ils chantent la joie de Noël aux femmes pauvres du douar, ou lorsque les aînés s'affairent au service des repas des Conventions ... ils ne paraissent pas trop malheureux.

A Yakouren - où vivent les plus jeunes - deux chrétiennes exemplaires du Canton de Schaffhouse, les sœurs Manz, ont pris la maison en main. Dans une installation précaire, avec de faibles moyens, elles veillent avec tendresse sur dix, puis douze, quinze et dix-huit enfants, beaucoup trop pour leurs forces et la capacité des lieux, jamais assez pour leur besoin d'aimer et de servir. Il y a parfois des heures noires après de belles journées, mais on chante beaucoup dans cette petite maison. (Et on chante juste, ce qui ne gêne rien !)

A Tizi-Ouzou, les aînés grandissent. Ils sont une vingtaine de garçons et de filles, à la Consolation avec notre fils Daniel, au Refuge avec notre fille Monique. Mademoiselle Waffler, professeur au Collège qui vit chez nous, donne beaucoup de son temps et de son cœur aux jeunes filles. Elle surveille les devoirs scolaires, accompagne les promenades, reçoit les aveux et les confidences qui se prolongent aujourd'hui dans sa retraite active de Privas où nos filles sont accueillies avec bonté.

Peu à peu, la grande famille se disperse. Les plus grands entrent dans la vie, ils quittent la maison pour faire leur apprentissage, prendre un métier, se marier et nous en retrouvons à chacune des étapes de nos séjours de vacances.

L'éducation de ces enfants prend du temps, mais il en reste pour poursuivre les autres activités. L'Ouvroir fonctionne régulièrement et Denise Pécaut, de la Chaux-de Fonds, fournit là - durant de longues années - un travail excellent avant d'épouser Jacques Bellabas, l'aîné de nos garçons. Aux Aghribbs, les amis Saïdj ont une existence autonome, sans à-coups. A Tizi-Ouzou, la prédication de l'Évangile est assurée par les services du dimanche et par les

réunions du lundi, réservées aux hommes qui viennent entendre une très simple explication de l'Écriture. Des frères du dehors nous prêtent parfois leur concours ; le missionnaire Marsh, du Guergour, donne une série de causeries bien suivies en arabe et en kabyle, tous ceux qui passent : pasteurs, missionnaires, agents des mouvements de jeunesse, laïques engagés ... sont mis à contribution.

L'après-guerre représente un temps de consolidation plus que d'extension. Des forces jeunes sont venues : Madame Saïdj, les sœurs Manz, les deux aînés de nos enfants, pour combler des vides dans un travail déjà lancé. D'autres telles Mademoiselle Verdeil (devenue sœur Monique, des diaconesses de Reuilly), Lise Vaudroz, de Lausanne, nous épauleront utilement pendant un ou deux ans. Sans oublier une dizaine de français, anglais ou suisses (hommes et femmes) qui nous donneront quelques semaines, quelques mois, ou plus, une aide fort appréciée.

Durant cette période, les relations inter-missionnaires s'affermissent, notamment pour la formation et l'action du Conseil des Missions Algériennes auquel nous participons. Parallèlement, l'Église Réformée s'engage elle-même dans l'apostolat auprès des musulmans. Ces différents facteurs, pour modestes qu'ils soient permettent de bien augurer des années à venir quand la rébellion vient se mettre en travers de nos plans.

La Rébellion

Elle nous surprend tout autant que les algériens des deux bords. Quoique l'on dise à posteriori, la coexistence des européens et des autochtones paraissait admise dans les esprits et dans les faits. Chacun savait que des revendications politiques fermentaient depuis longtemps - notamment depuis les événements décisifs de 1942 qui retournaient la conjoncture internationale et marquaient le déclin du prestige français - mais nous ne pressentions pas un soulèvement généralisé.

Au début des événements, notre région est calme. Les kabyles sont des hommes réalistes qui ne s'engagent pas à la légère, ils observent et supportent les

chances. Cependant par le relief du sol, la densité et la qualité de sa population, la Kabylie se prête trop bien à un mouvement insurrectionnel pour demeurer longtemps en marge du conflit.

Les premiers attentats surviennent en 1955. Les victimes sont des musulmans que l'on suppose acquis à l'Administration, ou qui suscitent des jalousies, des vengeances que l'on attribue aux éternelles querelles de « çofs », aux « rekbas » qui les sanctionnent traditionnellement.

Et puis, les bandes se forment, se manifestent par des sabotages, des destructions dans les propriétés privées. Le mouvement subversif se propage et s'organise, des européens sont rançonnés, menacés, enlevés ou abattus, la fièvre monte au point que l'on redoute une action d'ensemble au moment ou l'implantation d'un dispositif massif établit des garnisons aux points sensibles et neutralise l'extension du mouvement.

Le répression prend alors un caractère incisif, impitoyable en certains lieux. Les bandes sont refoulées et bloquées en certaines zones déshéritées, de sorte qu'après avoir exercé un contrôle presque total de la population kabyle durant plusieurs mois (et fait pression sur les européens de manière plus discrète mais réelle) les rebelles perdent de leur ascendant. En plaine, la situation se normalise, les attentats continuent, mais ils sont moins meurtriers. Dans la montagne, l'état des choses varie sensiblement d'une région à une autre et nous ne pouvons pas porter d'appréciation valable car les européens ne circulent plus que sous la protection de convois militaires, ce qui limite les déplacements.

Il est délicat de formuler une opinion sur les sentiments véritables du peuple kabyle car ces hommes, naturellement discrets dans l'expression de leurs convictions, sont devenus muets, on le comprend aisément. Tirillés continuellement entre les exigences implacables de l'A.L.N et les rigueurs -ou les excès -des militaires, les Kabyles souffrent et se taisent. (ou parlent gentiment pour ne rien dire, quand ils ne veulent pas offenser un ami par leur silence). Mais on peut avancer, sans risque de se tromper, que ce drame a bouleversé assez radicalement les positions familiales, sociales, morales et politiques pour que les musulmans réclament aujourd'hui une condition de dignité humaine, d'égalité effective avec les européens et de libération politique authentique.

Les chrétiens ne sont pas inquiétés en raison de leurs convictions, les missionnaires pas davantage. J'ai écrit ailleurs que notre maigre influence ne mérite probablement pas d'être combattue, ce qui ne nous flatte pas.

Cependant, plusieurs stations missionnaires de montagne sont fermées parce que la vie y devenait impossible avec de mauvaises communications, un ravitaillement précaire, beaucoup d'insécurité et une position ambiguë entre les deux camps.

Faire le point

Et maintenant, faisons le point.

HIER, nous avons vécu ce qui vient d'être sobrement décrit.

Ce regard en arrière dessine, en partie, la physionomie de notre Œuvre durant un demi-siècle et explique comment le secours de l'Éternel a permis que le groupe familial débarquant de Djemaa-Saharidj en 1896 devienne une Mission modeste, effacée le plus souvent, mais bien implantée dans le pays. Et qui doit tout à la grâce de Dieu, à son admirable fidélité.

AUJOURD'HUI, les événements d'Algérie influent fortement sur notre existence, contrarient certaines de nos tâches et donnent une forme nouvelle à notre vie journalière *mais le travail missionnaire n'est pas interrompu.*

Aux Aghribbs, dont l'insécurité est bien connue, nos amis Saïdj se trouvaient bloqués dans leur maison, les commerçants ayant fermé boutique, les enfants n'allant plus à l'école, le Bureau de Poste étant détruit et le ravitaillement, ainsi que les déplacements, devenaient un problème. Par-dessus tout, la position personnelle du maître de maison, prenait un tour inquiétant. En 1957, nous décidions de ramener la famille Saïdj à Tizi-Ouzou et de fermer momentanément la station.

A Tizi-Ouzou, Saïd trouve à s'employer aux classes d'enfants du jeudi, à la prédiction du dimanche et à la conduite des réunions de prière du mercredi. Tous les matins, des femmes, et quelques hommes, viennent demander assistance. Saïd

écoute patiemment, encourage et prie. Dans certains cas pressants, une démarche sera faite auprès des Pouvoirs Publics, qu'il prépare méthodiquement. Le contact n'est pas perdu avec Ikherbane car des hommes passent fréquemment qui reçoivent hospitalité, conseils et même des soins.

La petite maison de Yakouren est fermée également, après plusieurs alertes et de continuel embarras. Un soir, des rebelles venaient s'abriter derrière notre mur d'enceinte pour harceler la caserne de Gendarmerie au centre du village. Il eût été insensé de continuer à exposer de très jeunes enfants au danger ainsi qu'à l'ambiance néfaste d'un hameau transformé en camp retranché.

Nous avons transporté ce groupe au Vigan, où la municipalité nous loue un logement rustique mais pratique. Dans ce bourg des Cévennes, nos petits trouvent de bonnes écoles, des moyens d'apprentissage, un Eglise accueillante et les demoiselles Manz ont recréé là cette ambiance familiale propice à l'épanouissement. De nouveaux appels leur ont amené récemment plusieurs enfants, la place ne manque pas, heureusement, ni le courage, ni la foi qui chante. Les plus grands commencent à orienter leur vie au dehors mais ils reviennent volontiers « à la maison » pour les vacances. Somme toute, cette transplantation est bénéfique. Loué soit le Seigneur !

A Tizi-Ouzou, la population n'a pas changé d'attitude envers nous, certains gestes de cordialité sont même plus expressifs qu'auparavant.

Le tissage des tapis n'a jamais chômé. Les fillettes sont un peu plus espiègles qu'autrefois, ce qui n'étonne pas dans l'atmosphère surexcitée du moment. Il faut des trésors de patience et de compréhension pour obtenir la régularité et l'application au travail. Néanmoins, les apprenties se renouvellent, il faut inlassablement les initier à ce tissage délicat et les anciennes ouvrières font des progrès ; les visiteurs l'ont constaté à notre dernière exposition du printemps à Montbéliard. Tous les jours, avant de prendre leurs ciseaux et leur battoir, les tisseuses entendent la lecture d'un passage de l'Évangile, un bref commentaire et une prière.

Nos relations avec les kabyles prennent parfois une forme nouvelle et complexe en raison de la situation présente. La pression constante et opposée des rebelles et de forces de l'ordre place les gens dans une tension qui crée des situations intenable. A tout instant, des hommes que nous connaissons de longue date se trouvent suspectés, sanctionnés ou incarcérés en laissant leur famille dans une condition précaire. Parfois, c'est tout un village, ou une corporation entière qui motivent une punition. On nous appelle à l'aide et nous sommes toujours embarrassés -angoissés souvent— parce que les renseignements paraissent douteux, tendancieux. Les militaires ne s'en laissent pas conter, leurs chefs ne comprennent pas les français qui prétendent se tenir « au dessus de la mêlée ». J'interviens avec modération, non sans avoir prié et il arrive quelquefois que Dieu incline les cœurs vers une mesure d'apaisement. Il est cependant certain que cet aspect actuel de notre ministère représenté un problème délicat et qu'il nous faut obtenir le discernement du Saint-Esprit pour éviter les faux-pas.

Nous continuons à donner asile à des femmes menacées, à des familles entières parfois, en sorte que nos maisons sont bien remplies, malgré l'absence des enfants. Ce sont des officiers du « djebel » qui nous envoient des pensionnaires ; l'un d'entre eux est intervenu récemment pour faire épouser une femme par son séducteur, premier cas dont nous soyons témoins, d'un abandon de la coutume séculaire.

La Cimade nous fournit des vivres et des vêtements que nous distribuons aux indigents.

Les services du dimanche sont tenus régulièrement. Dans le modeste sanctuaire construit des mains de notre père, se groupent protestants de vieille souche (moins nombreux que naguère) kabyles et arabes chrétiens, quelques sympathisants, le personnel missionnaire et des militaires de passage. Par un des contrastes fréquents en notre malheureux pays, il est beau de voir ces soldats recevoir les exhortations d'un prédicateur kabyle, qu'ils seraient enclins à tenir pour suspect en d'autres lieux.

Telle est, en bref, notre situation d'AUJOURD'HUI.

DEMAIN appartient à Dieu. Bien présomptueux qui oserait engager l'avenir. Dans un monde bouleversé et tremblant, l'Algérie avance lentement et douloureusement vers une destinée qui demeure mystérieuse à la masse des habitants. C'est une heure décisive pour les missions évangéliques et l'appel d'Emile Rolland en 1921 demeure valable en 1959. IL faut se confier pleinement en l'Eternel. L'Esprit de Jésus agit au sein de la tourmente et le peu que nous en saisissons suffit à nous redonner l'ordre du Seigneur: « redressez-vous et levez vos têtes ».

Quelque soit l'issue du drame actuel, nous savons que la prépondérance musulmane s'accroîtra -ce qui est normal sur le plan temporel— mais cette conséquence naturelle d'une conjoncture qui déborde largement l'Afrique du Nord ne doit pas nous accabler. Au point de vue de la prédication, dans le sens de l'acceptation du salut et de la conversion, il paraît inconcevable que nous rencontrions davantage d'opposition, de refus, qu'auparavant.

Un signe vient de nous être donné de la miséricorde du Seigneur. Cet été une de nos grandes filles revenait de France se faire baptiser à Tizi-Ouzou. Ce n'est pas notre premier baptême et Dieu veuille que ce ne soit pas le dernier. Dans la simplicité de ce culte de baptême, l'Eternel renouvelait des promesses sur notre Mission et une vision de l'Eglise qui se fonde, malgré tout.

Aussi, nous poursuivons paisiblement, « les regards fixés sur Jésus ».

Tizi-Ouzou le 25 novembre 1959

Alfred et Guita ROLLAND, missionnaires

